

Comme une grande famille

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 34, numéro 5 (203), octobre 1992

Le Québec des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31407ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (1992). Comme une grande famille. *Liberté*, 34(5), 58–61.

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

COMME UNE GRANDE FAMILLE

En 1925, la revue russe de l'émigration *Par nos propres voies* mena une enquête auprès des écrivains russes de l'émigration à qui elle demanda: «Que pensez-vous de l'Union soviétique?», «Un retour est-il possible?» Interrogée à son tour, le poète Marina Tsvetaïeva, plutôt mal vue dans ces milieux, répondit: «La patrie n'est pas seulement un territoire délimité, mais l'immuabilité du souvenir et du sang. (...) L'écrivain est plus heureux là où on ne l'empêche pas d'écrire, de respirer.» Dans sa correspondance, Marina Tsvetaïeva va plus loin: «J'ai en général une répulsion pour tout nationalisme en dehors d'un conflit armé! Des phrases! (...) Balivernes que la nationalité, ce n'est qu'un vêtement, une peau, la septième (la dernière), mais ce n'est *pas* l'âme.»¹

On aura compris où je veux en venir, mais j'ajouterai que cette mise à distance de la question nationale ne procède pas chez moi de quelque distinction dédaigneuse entre la politique — politicienne, donc corrompue — et le politique — noble gouvernement de la cité. Je crois en effet qu'il est nécessaire de s'interroger sur la nature des régimes politiques, sur la liberté de pensée, sur les inégalités sociales

1. Cité par Maria Razumovsky, *Marina Tsvetaïeva. Mythe et réalité*, traduit du russe par Alexandra Pletnioff-Boutin, Les Éditions Noir sur Blanc, 1147 Montricher, Suisse, 1988, p. 249.

et, pourquoi pas? sur l'avenir du Québec. Toutes ces questions intéressent à des degrés divers l'être humain que je suis, mais en moi laissent l'écrivain muet, pour la simple raison que l'art et la politique ne me semblent pas obéir à la même conception du temps.

D'un côté, la politique, qui sait que ses décisions engageront, engagent déjà le présent des hommes. De l'autre, l'art, qui tâtonne et ne sait rien. Sans qu'elle ose toujours l'avouer sur les tribunes, la politique connaît la portée — ou l'insignifiance — de ses actes. L'art ignore sa valeur et, dépouillé des oripeaux de l'orgueil, de l'arrogance ou de l'extrême humilité qui lui servent parfois de voiles, sait, ultimement, que cette ignorance demeurera son lot.

Interroger l'écrivain québécois sur la question nationale revient donc à interroger un individu, celui qui vote, qui paie des impôts, qui achète une voiture et lit (parfois) des livres. Or, réduite aux individus, la question nationale s'enfonce inévitablement dans un bourbier de considérations pratiques et intéressées — quel parlement? quelle monnaie? etc. —, sans que se dégage une vision d'ensemble du Québec, presque instinctive à force d'impressionnisme. Cette vision, ce sont les écrivains et les artistes qui peuvent le mieux la saisir dans son essence. Un écrivain sicilien qui ne parlerait pas de la Sicile ne serait plus un écrivain, dit Leonardo Sciascia. Qu'est-ce que le Québec?

Une idée, la ritournelle du *Canadien errant*, mon grand-père qui lisait *L'Action catholique* sous la lumière crue de la cuisine. La honte aussi, quand *chaque jour*, dans un restaurant de la rue du Parc, je vois des ouvriers — par commodité, appelons-les canadiens-français — se comporter en nouveaux seigneurs du fait français et rudoyer la Grecque, vieille et vaillante, qui les sert et a le tort de baragouiner le français (et l'anglais aussi mal, mais cela mes seigneurs l'ignorent). Un Irlandais plein d'humour² a écrit un jour

2. Brendan Behan, *Confessions d'un rebelle irlandais*, Paris, Gallimard, 1986.

que le premier devoir de l'écrivain est de critiquer son pays, voire de s'en moquer, car s'il ne le fait pas personne ne le fera.

C'est ainsi qu'à mes yeux la politique et la littérature se rejoignent: du bout des doigts, assez loin pour ne pas encombrer l'œuvre de scories, assez près pour garder l'écrivain de l'inconscience et des égarements dont les lettres présentent plusieurs exemples. Au demeurant, le fait même (Sartre, Hamsun, Pirandello, Céline) n'est-il pas révélateur de l'incompatibilité temporelle de ces deux modes d'être évoquée tantôt? Entre l'autosatisfaction qui frappe les Québécois avec la régularité d'une poussée de fièvre chez le nourrisson et la médiocrité repue qui naît du confort dépourvu de tradition culturelle, l'écrivain québécois, ses romans, ses poèmes — jamais aussi québécois que lorsqu'ils ne font pas un plat de leur appartenance —, peuvent jouer un rôle de garde-fou.

Car trop de questions demeurent encore non résolues. Un Québec indépendant du Canada? Admettons. Mais pourquoi parle-t-on si peu de l'indépendance des Québécois vis-à-vis des États-Unis, où tout est à faire, et vis-à-vis de la France, jamais entièrement liquidée? Dans le débat sur l'avenir du Québec, ces deux pôles me semblent aussi essentiels que la question du Canada. Pour faire bonne mesure, il faudrait aussi débattre de l'indépendance de la société québécoise vis-à-vis des modes, des artistes vis-à-vis des mouvements et du public, du citoyen vis-à-vis de son voisin.

Mais il est plus agréable de bomber le torse et de claironner *urbi et orbi* nos réussites culturelles — lesquelles mériteraient examen —, économiques et industrielles. Il se trouve encore trop de gazettes complaisantes à l'endroit des œuvres d'ici dans leurs pages culturelles. Encore trop d'artistes pour s'offusquer de la critique, qui n'a rien compris dès lors qu'elle émet la moindre réserve de forme ou de fond, et trop d'artistes prompts à téter goulûment les ma-

melles des «organismes subventionnaires», comme on dit si joliment. La véritable maturité culturelle, et la fierté légitime que nous serions en droit d'en tirer, ne viendra que lorsque nous accepterons de nous mesurer, toute considération nationale mise à part, à la production étrangère et que nous — artistes, écrivains — serons prêts à disputer l'œuvre aux nécessités de la vie matérielle plutôt qu'à nous reposer sur la béquille coussinée de la subvention.

Quant à la maturité politique, est-elle jamais acquise? Il serait naïf de croire qu'elle viendra aux Québécois avec l'indépendance, telle une invitée polie qui, tout ce temps, attendait derrière la porte. Quelle que soit l'expression politique qu'il aura choisi, le nationalisme québécois aura encore beaucoup à faire, et je veux croire que les écrivains du Québec, par la rigueur qu'ils mettront à faire leur travail, contribueront à le rendre aussi généreux envers les autres que sévère envers lui-même. Je veux le croire, mais, à en juger par le plaisir évident que les écrivains québécois prennent à demeurer en famille, je n'en suis pas sûre.